

Albert Vandal:

La Mission du

Marquis de Villeneuve

1726-1741

Paris 1887. 2. 316-320

À côté de la guerre que la Porte poursuivait contre l'Autriche, rêvait-il de diriger en personne une entreprise contre cette puissance et de la saisir à corps à corps.

Fidèle à d'anciens projets, il se reprenait à l'espoir de soulever la Hongrie et de vaincre l'empereur par la main de ses propres sujets révoltés.

Il s'était réservé de longue main un instrument pour cette œuvre.

Aux portes de Constantinople, à Rodosto, sur la mer de Marmara, vivait un prince exilé, héritier d'un grand nom.

C'était le fils de Rakoczi, dernier chef des Hongrois pendant leur lutte pour l'indépendance, celui dont la mémoire est demeurée parmi eux populaire et benie, et dont le chant de guerre fait encore vibrer leurs cœurs comme la voix même de la patrie.

Après des exploits sans nombre, Rakoczi vaincu avait dû s'exiler; il s'était rendu d'abord à la cour de Louis XIV, où il avait paru grand, simple, égal à sa renommée.

Puis il était allé demander l'hospitalité au sultan, qui l'avait établi à Rodosto.

Il y partagea ses dernières années entre l'inutiles intrigues et les pratiques d'une dévotion poussée jusqu'à l'ascétisme.

Comment une liaison étroite se forma-t-elle entre ce chrétien rigide et le sceptique détracteur de toute religion? Une haine commune contre les Allemands prépara ce miracle; l'habileté de Bonneval l'opéra.

Rakoczi se prit d'amitié pour lui et l'admit dans son intimité.

Bien plus, en mourant, il recommanda sa famille à celui dont il avait fait jusqu'à son dernier jour le confident de ses espérances.

Le fils aîné de prince, Joseph Rakoczi, parut hésiter d'abord à recueillir, dans la succession paternelle, le rôle ingrat de prétendant. Il eut la pensée de se retirer en France ou en Espagne.

Ce fut Bonneral qui le détourna de cette expatriation définitive.

« Je dois vous faire souvenir, lui écrivait-il, qu'il en est des grandes maisons qui changent de patrie comme des vieux arbres qu'on transporte d'un terrain à l'autre; ils n'ont jamais plus ce beau vert et cette vigueur de sève qui les rendaient l'ornement des forêts; ils dépérissent et, en peu d'années, ils dessèchent sur leurs racines et ne présentent plus que des troncs dépourvus de feuilles et de fruits.

« Ainsi, quelque grand que vous parveniez en France ou en Espagne, vous ne serez jamais qu'un illustre sujet, au lieu qu'en suivant les traces du prince votre père, de glorieuse mémoire, et profitant des conjonctures qui me paraissent favorables pour vous, vous pourrez récupérer les états et les biens que possédait votre maison et devenir souverain, ce qui ne paraît mille fois plus glorieux et plus avantageux que d'être le sujet du premier monarque de la terre, de quelques commodités et de quelques distinctions dont ce titre puisse être accompagné. »

La copie de cette lettre transmise par Villeneuve le 12 juin 1735, figure aux archives des affaires étrangères, dans la correspondance de Turque, année 1735.

Le jeune Rakoczi se laissa convaincre par cette ardente parole; il continua de vivre à Rodosto, restant ainsi à la disposition des mécontents hongrois et du comte de Bonneral.

A la fin de 1737, celui-ci conseilla à la Porte de l'appeler à Constantinople, de le proclamer prince de Transylvanie, sous la suzeraineté du sultan, et de réveiller, par cette reconnaissance publique de ses droits, les espérances de ses partisans.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre 1737, une flotille illuminée sillonnait le Bosphore.

Elle amenait de Rodosto à Constantinople le jeune Rakoczi, avec tous les Hongrois qui s'étaient attachés à sa fortune et venaient de le reconnaître solennellement « pour chef, pour prince et pour père ». (Lettre de Bonneral citée à l'ul'p.).

Aujourd'hui, il fit dans Constantinople une entrée triomphale, environné de ses heidugues; la Porte n'avait rien négligé pour ajouter à la pompe de cette cérémonie; un grand nombre de ses officiers précédaient ou suivaient le prince.

Le sultan avait voulu que l'on fit marcher au devant du cortège les plus beaux chevaux des écuries impériales, ceux qu'il considérait comme son plus précieux trésor: «ils étaient si fiers», dit un témoin oculaire, «couverts de si riches boucliers, et leur harnais si brillant de pierres précieuses, que les yeux en étaient comme éblouis».
(Relation de la cérémonie, envoyée par Vienne avec sa lettre du 4 février 1738).

Le sultan reçut Rakoczi, daigna s'entretenir avec lui, favor qu'il n'avait pas encore accordé à un chrétien, et lui recommanda d'imiter son père.

Enfin un traité fut signé, par lequel le sultan reconnaissait Rakoczi comme «prince de Transylvanie et chef des Hongrois», et s'engageait, moyennant un tribut annuel, à le soutenir de toutes ses forces.

Bonneral se réservait l'honneur de ramener sur le trône son jeune protégé.

Pendant la dernière partie de la campagne précédente, mandé enfin au camp, il avait employé son séjour au delà du Danube à étudier les ressources que présentait la Valachie, au point de vue d'une action offensive contre les provinces autrichiennes.

Il comptait, dès le retour du printemps, s'établir dans cette principauté avec Rakoczi.

Unis par les liens du sang aux populations de la Transylvanie, en grande partie roumaines, les Valaques pourraient être avantageusement

employés à soulever cette province

D'autre part, Bonneral ne doutait point que la seule apparition d'un Rakoczi sur le Danube ne fit tressaillir la noblesse magyare, et n'attirât autour du prétendant un grand nombre de ses membres; il comptait, à la tête d'une armée de mécontents qui prendrait Rakoczi pour drapeau et le choisirait lui-même pour véritable chef, pénétrer en Transylvanie, puis en Hongrie, tandis qu'un corps d'Otomanes le suivrait dans ces provinces et y appuierait la révolte. (Correspondance de baile Contarini, septembre, octobre, novembre 1737. Archives de Venise.).

En traitant avec Rakoczi et en s'engageant à ne poser les armes qu'après avoir démembré la monarchie autrichienne, il semblait que la Porte se fût interdite de prêter l'oreille aux insinuations pacifiques de Villeneuve.

L'habileté du diplomate français consista à pénétrer les dispositions intimes du vizir et de ses confidents sous l'ardeur guerrière dont ils faisaient parade.

Il comprit que, sans partager la confiance de Bonneral dans le succès de Rakoczi, ils avaient entendu seulement donner une satisfaction au ressentiment populaire contre l'Autriche, et susciter à cette puissance un nouveau sujet d'alarme.

Longtemps il avait ignoré de propos délibéré les démarches de Bonneral et de son protégé; le traité saigné, il continua de parler de paix aux Ottomans comme s'ils n'eussent rien promis à Rakoczi.

AS. v. 331

Pendant toute la durée des opérations, Rakoczi avait été à la suite des armées ottomanes. Attachant ses regards sur la Hongrie et la Transylvanie, plein de confiance dans les prédictions de Bonneral, il s'attendait chaque jour à voir éclater dans ces provinces la révolte promise.

au d'ordre

Malheureusement, en cette occasion comme en d'autres, la haine et l'ambition de Bonneral s'étaient bercées d'espérances chimériques.

Épuisée par un siècle de luttes, la nationalité magyare sommeillait; la noblesse s'était ralliée à l'Autriche et devait lui donner bientôt de mémorables preuves de fidélité.

Le prétendant n'avait d'ailleurs aucune des qualités qui séduisent et entraînent les peuples; c'était un esprit étroit dans un corps chétif.

Enfin l'absence de Bonneral, auquel le grand vizir n'avait point permis de suivre l'armée, le privait d'un guide indispensable.

Laisse à lui-même, il se borna à lancer des manifestes et chercha vainement une occasion de se faire en Hongrie (Saint-Priest p. 135; Ephémérides daces: p. 76).

AD. n. 353

Rakoczi était mort de maladie, et cette fin prématurée, délivrant les Turcs d'un embarras, les déliait aussi d'un engagement pris à la légère.

Bonneral à son tour s'éclipsa de la scène.